

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 MAI 1896

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Prêtre député, par Gaston-P. Labat. — Le shah de Perse. — Téléphore Fournier. — Notes et impressions. — Une chasse au jaguar dans l'isthme de Panama (avec gravure), par Albert Larthe. — Un soir de mai, par Actéon. — M. J.-B. Resther. — Poésie : A l'hon. J.-E.-P. Prendergast, par Edmond J.-P. Buron. — En balayant, par Aimée Patrie. — L'hon. M. Wilfrid Laurier. — Carnet du *Monde Illustré*. — Deux légendes d'outre-rhin : L'heureux paysan ; Les deux anges. — Club de natation de Montréal. — Les harangues de Napoléon Ier. — Comique. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilletons : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Portrait de l'honorable M. Wilfrid Laurier, chef du parti Libéral du Canada. — Portraits des membres du nouveau ministère français. — L'assassinat du shah de Perse : Mosquée de Shah-zadeh-Abdul-Azim où a eu lieu l'attentat. — Portraits : Nassr-Eddin, assassiné ; Le nouveau shah Mozaffer-Eddin-Mirza ; L'hon. juge Téléphore Fournier ; M. J.-B. Resther. — L'assassinat du shah de Perse. — Sainte-Anne des Plaines : L'église, Le presbytère, Le couvent, La gare.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



On se sert beaucoup du mot *pamphlet*, chez nous, on s'en sert même un peu trop, car on en est arrivé à désigner sous ce terme toutes sortes d'écrits, trop longs pour être circulaires, trop courts pour avoir droit au nom volume.

C'était peut-être bien cela en principe, si vous voulez, mais le mot s'applique surtout à un écrit sarcastique et malveillant.

Aussi, rien n'est-il plus agaçant que d'entendre dire à chaque instant : Un tel a publié un pamphlet sur telle question, alors que c'est une étude sérieuse, ou que monsieur l'abbé X... vient d'écrire un pamphlet sur les miracles de Sainte-Anne de Beaupré, quand c'est une brochure au ton très grave et religieux.

Ce mot pamphlet sonne très mal à l'oreille.

Paul Louis Courier, qui avait beaucoup d'esprit, en met à foison, à ce sujet, dans un article écrit au sortir du tribunal où il venait d'être condamné à la prison,

pour avoir publié une petite brochure aussi mordante que spirituelle, intitulé : *Simple discours*.

Paul Louis semble ignorer ce que c'est qu'un pamphlet, dans le sens méchant du mot, et s'adresse à un des jurés qui viennent de le condamner, M. Arthur Bertrand, libraire.

« Je le saluai, dit Paul-Louis Courier ; il m'accueillit, car c'est le meilleur homme au monde, et chemin faisant, je le priai de me vouloir dire ce qui lui semblait à reprendre dans le *Simple discours* condamné.

— Je ne l'ai point lu, me dit-il, mais c'est un pamphlet, cela me suffit.

Alors je lui demandai ce que c'était qu'un pamphlet, et le sens de ce mot qui, sans m'être nouveau, avait besoin pour moi de quelque explication.

— C'est, répondit-il, un écrit de peu de pages comme le vôtre, d'une feuille ou deux seulement. (1)

— De trois feuilles, repris-je, serait-ce encore un pamphlet ?

— Peut-être, me dit-il, dans l'acception commune ; mais proprement parlant, le pamphlet n'a qu'une feuille seule ; deux ou plus font une brochure.

— Et dix feuilles ? quinze feuilles ? vingt feuilles ?

— Tout un volume, dit-il, un ouvrage.

Moi, là-dessus :

— Monsieur, je m'en rapporte à vous qui devez savoir ces choses. Mais, hélas ! j'ai bien peur d'avoir fait, en effet, un pamphlet, comme dit le procureur du roi. Sur votre honneur et conscience, puisque vous êtes juré, M. Arthur Bertrand, mon écrit d'une feuille et demie est-ce pamphlet ou brochure ?

— Pamphlet, me dit-il, pamphlet, sans nulle difficulté.

— Je suis donc pamphlétaire ?

— Je ne vous l'eusse pas dit, par égard, ménagement, compassion du malheur ; mais c'est la vérité. Au reste, ajouta-t-il, si vous vous repentez, Dieu vous pardonnera (tant sa miséricorde est grande !) dans l'autre monde. Allez, mon bon monsieur, et ne pêchez plus ; allez à Sainte-Pélagie... (2)

Voilà comme il me consolait.

— Monsieur, lui dis-je, de grâce, encore une question ?

— Deux, me dit-il, et plus, et tant qu'il vous plaira, jusqu'à quatre heures et demie, qui, je crois, vont sonner.

— Bien, voici ma question : Si au lieu de ce pamphlet sur la souscription de Chambord, j'eusse fait un volume, un ouvrage, l'auriez-vous condamné ?

— Selon.

— J'entends, vous l'auriez lu d'abord pour voir s'il était condamnable.

— Oui, je l'aurais examiné.

— Mais, le pamphlet, vous ne le lisez pas ?

— Non, parceque le pamphlet ne saurait être bon. Qui dit pamphlet, dit un écrit tout plein de poison.

— De poison ?

— Oui, monsieur, et du plus détestable, sans quoi on ne le lirait pas.

— S'il n'y avait pas de poison ?

— Non. Le monde est ainsi fait ; on aime le poison dans tout ce qui s'imprime. Votre pamphlet que nous venons de condamner, par exemple, je ne le connais pas ; je ne sais, en vérité, ni ne veux savoir ce que sait, mais on le lit : il y a du poison. M. le procureur du roi nous l'a dit et je n'en doutais pas...

Dieu, dis-je en moi-même tout bas, Dieu, délivre-nous du malin et du langage figuré ! Les médecins m'ont pensé tuer, voulant me rafraichir le sang ; celui-ci m'emprisonne, de peur que je n'écrive du poison ; d'autres laissent reposer leur champ, et nous manquons de blé : Jésus, mon Sauveur, sauvez-nous de la métaphore !

Après cette courte oraison mentale, je repris :

— En effet, monsieur, le poison ne vaut rien du tout, et l'on fait à merveille d'en arrêter le débit. Mais je m'étonne comment le monde, à ce que vous dites, l'aime tant. C'est sans doute qu'avec ce poison il y a dans le pamphlet quelque chose...

(1) La feuille d'imprimerie contient un certain nombre de pages, suivant le format ; ainsi la feuille in-12 a 24 pages.

(2) Prison d'Etat.

— Fi ! ne m'en parlez pas, opprobre de la littérature, honte du siècle et de la nation, qu'il se puisse trouver des auteurs, des imprimeurs et des lecteurs de semblables impertinences.

— Monsieur, lui dis-je, les *Lettres Provinciales* de Pascal...

— Oh ! livre admirable, divin, le chef d'œuvre de notre langue !

— Eh bien, ce chef-d'œuvre divin, ce sont pourtant des pamphlets, des feuilles qui parurent...

— Non. Tenez, j'ai là-dessus mes principes, mes idées. Autant j'honore les grands ouvrages faits pour durer et vivre dans la postérité, autant je méprise et déteste ces petits écrits éphémères, ces papiers qui vont de main en main, et parlent aux gens d'à-présent des faits, des choses d'aujourd'hui ; je ne puis souffrir les pamphlets.

L'article de Paul Louis Courier comporte donc un enseignement, à savoir que nous devons nous bien garder d'imiter M. Arthur Bertrand, qui, dans sa sottise incommensurable, appelait pamphlet tout écrit qui avait moins de 48 pages, au maximum.

Mais sans la bêtise de ce M. Bertrand, de quelle belle page de Paul Louis, nous aurions été privés !

\*.\* Il y a eu mort d'homme, l'autre jour, à Montréal ; cela arrive quelquefois, sans doute, mais toujours trop souvent, mais comme, en cette affaire, l'acte était justifiable, il n'y a eu qu'un malheur et non pas crime.

Cependant, vous avez dû remarquer avec quelle complaisance, quelle bonté de cœur, quel souvenir des liens du sang, quelle amitié pour l'ancienne mère-patrie, plusieurs journaux ont raconté la chose ; avec quels jolis titres et sous-titres !

« Un français tue son beau-frère belge. »

« Le meurtrier, ex-souffleur au théâtre français. »

Eh ! qu'est-ce que cela peut faire au lecteur que l'un soit Belge et l'autre Français, alors qu'au Canada, Français, Belges et Canadiens se considèrent généralement comme membres de la même famille.

Si l'un avait été Autrichien et l'autre Hongrois, ou Russe et Polonais, aurait-on tant insisté, dans les titres des compte-rendus, sur la nationalité des personnages de la tragédie, évidemment non, mais que voulez-vous, il y a des gens qui ont l'esprit (?) si singulièrement tourné !

Quoiqu'il en soit et, sans m'inquiéter de savoir si l'un était anglais et l'autre américain, ou espagnol et portugais, je constate une fois de plus que celui qui s'est défendu a eu raison de ne pas imiter Thémistocle.

Oh ! ce Thémistocle, qu'il m'a donné sur les nerfs, au temps de ma prime jeunesse ? Qu'il m'agaçait donc, quand on nous racontait l'altercation qu'il eût avec Eurybiade, avant Salamine, et que Témistocle dit au général spartiate qui levait son bâton pour le frapper : « Frappe, mais écoute, » et que notre professeur se pâmait d'admiration devant cette réponse !

Plusieurs de mes camarades n'y trouvaient pas non plus rien de si admirable, et voici le raisonnement que nous opposions à l'enthousiasme de notre vieux maître :

— Les spartiates, comme tous leurs contemporains, n'étant pas gens très endurants et l'action suivant vite la pensée, il est évident que si Eurybiade avait eu vraiment l'intention de frapper Thémistocle, il l'aurait assommé immédiatement. Si même il avait eu un moment d'hésitation, le mot : « Frappé, » prononcé par le général athénien, aurait suffi pour faire abaisser le bâton et jamais Thémistocle n'aurait pu terminer sa belle phrase.

D'un autre côté, si Thémistocle savait qu'Eurybiade n'avait pas l'intention sérieuse de le frapper, son « Frappe, mais écoute, » n'a plus grande valeur.

C'est comme dans la belle Hélène, alors que le bouillant Ajax dégaine à moitié son sabre à chaque instant et qu'un de ses compagnons d'armes lui dit : « Laisse donc ton grattoir tranquille. »

Mais, pour en revenir au pauvre diable qui a tiré sur son beau-frère, il est évident que s'il avait imité